

**LE MÉDECIN PAR
OCCASION**
COMÉDIE

BOISSY, Louis de
1745

**LE MÉDECIN PAR
OCCASION
COMÉDIE**

de Louis de BOISSY

1745

PERSONNAGES

MONTVAL, officier.

LE BARON

LA MARQUISE, sa soeur.

LUCILE, fille du Baron.

CLÉON, vieux garçon, ami du Baron.

LISSETTE, suivante de Lucile.

CHAMPAGNE, valet de Montval.

La scène est en Champagne, dans un château, chez le Baron.

ACTE I

SCÈNE I.

CHAMPAGNE.

Sous ce déguisement, en personne discrète,
Glissons-nous dans la pince, et parlons à Lisette.
Mon apparition vraiment la surprendra.
Elle me croit défunt ; ses yeux... Mais la voilà.

SCÈNE II.

Champagne, Lisette.

LISETTE.

5 Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami, qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit-là m'est acquis : je vends, sous le manteau,
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je sais qu'à la campagne on en est très avide
10 Pour combattre l'ennui qui souvent y réside.
Je vais de bourg en bourg, tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt que pour l'amusement
Des gens d'esprit qui sont éloignés de la ville ;
Toujours, à juste prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE, à part.

15 Rien n'est plus obligeant. Plus je le vois de près,
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits...

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous ?

LISETTE.

Ma surprise est extrême :
C'est la voix de Champagne !

CHAMPAGNE.

Et c'est aussi lui-même.

LISETTE.

Tu n'es donc pas mort ?

CHAMPAGNE.

20 Non, puisque je suis ici.
Je dois en être cru, quand je te parle ainsi.
Je reviens tout exprès pour essuyer tes larmes.
J'ai quitté sans retour le tumulte des armes
Pour prendre le parti des belles-lettres.

LISETTE.

Toi !

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illustre emploi.

LISETTE.

25 Oui, comme le souffleur tient à la comédie.

CHAMPAGNE.

Mon cher maître, en mourant, m'a légué son génie,
En dépit des Pandours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé ?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé seul leur rage, et ne l'ai point vengé.

LISETTE.

30 Jeune, plein de mérite, il est bien regrettable.
Lucile, qui l'adore, en est inconsolable.
Elle est, depuis six mois qu'elle le sait péri,
Occupée à pleurer cet amant si chéri.
La douleur qui l'accable est d'autant plus cruelle,
Que son secret n'est su que de moi seule et d'elle.

CHAMPAGNE.

35 Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le sien.
L'amour que j'ai pour elle est l'unique lien
Qui peut me retenir dans cette solitude :
Je lui préférerais le couvent le plus rude.
On rit, on voit du moins des hommes au parloir ;

Pandour : ville de Hongrie, à 36 Km au sud de Kolotza, ses habitants d'abord employés à la poursuite des voleurs, puis organisés en corps francs, ont fait donné le nom de Pandours aux divers corps francs que l'Autriche avait à sa solde. [B]

40 Mais tout est morne ici du matin jusqu'au soir.
Ses parents, en un mot, deviennent si bizarres,
Que j'aimerais autant servir chez les Tartares.
Sa tante, qui s'écoute, est malade en santé.
Elle ressent toujours quelque incommodité.
45 Aujourd'hui, c'est la tête, et demain, la poitrine.
Mais son mal est au fond l'ennui qui la domine.
Elle hait la campagne et chérit le plaisir.

CHAMPAGNE.

Son père ?

LISETTE.

C'est un homme étrange à définir.
Il était autrefois prévenant, doux, affable ;
50 Il est présentement noir, brusque, inabordable ;
Je ne sais quel démon lui travaille l'esprit ;
Mais, depuis quatre mois, tous les jours il maigrit.
Sa soeur n'y conçoit rien, et du mal qui le mine
Les médecins eux-mêmes ignorent l'origine.
55 Il est vrai qu'en province ils sont très ignorants ;
Et madame, tout haut, s'en plaint depuis longtemps.
Vive ceux de Paris, dont je l'entends sans cesse
Vanter le grand savoir avec la politesse.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces messieurs sont jolis maintenant ;
60 S'ils dépêchent le monde, oh ! c'est en badinant.
Je ne m'étonne plus que tout Paris en use :
Leur art tue, il est vrai ; mais leur jargon amuse.
J'entrevois cependant, sans être médecin,
Ce qui peut de ton maître exciter le chagrin.
65 Plusieurs procès perdus ont épuisé sa bourse ;
Et voilà de son mal la véritable source.

LISETTE.

En ce cas son état n'est pas désespéré.
Par son ami Cléon il sera réparé.
Aux Indes il a fait une fortune immense :
70 Il est même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entends du bruit, on ouvre, et j'en frémis d'effroi !

LISETTE.

Ah ! C'est monsieur qui vient ; j'en tremble plus que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher ? Où fuir ?

LISETTE.

Je ne sais ; je suis morte.
De sa chambre aujourd'hui pourquoi faut-il qu'il sorte !

SCÈNE III.

Le Baron, Lisette, Champagne.

LE BARON, au fond du théâtre.

75 Oui, ma soeur a raison, c'est trop vivre enterré ;
.....
La solitude aigrit le mal qui me consume.

Rien ne rime avec "enterré" du vers
75.

LISETTE.

Mais son regard n'est pas si noir que de coutume.

LE BARON.

80 La lecture des vers ne sert qu'à le nourrir.
Évitons désormais ce dangereux plaisir,
Et partons pour la chasse, afin de me distraire ;
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne saurait mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah ! Plût au ciel, y fusses-tu déjà !

LE BARON, apercevant Champagne.

85 Que demande cet homme à qui tu parles là ?
À quel titre chez moi vient-il de s'introduire ?

CHAMPAGNE.

Le désir de vous plaire est le seul qui m'attire.
Si des écrits du temps vous êtes amateur,
Monsieur, j'en suis fourni.

LE BARON.

Vous êtes colporteur ?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire-là.

LE BARON.

Vous osez me le dire.

CHAMPAGNE.

90 Je croyais que les vers...

LE BARON.

Non ; je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux et qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle est séduisant !

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord,
Voulez-vous du permis ?

LE BARON.

Oui ; lui seul peut me plaire.
L'esprit qui fait rougir excite ma colère.

CHAMPAGNE.

95 J'ai là de quoi choisir.

LE BARON.

Je cède malgré moi.
Montrez-moi tous les vers qu'on a faits pour le roi.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voici du tout un volume très ample.

LE BARON.

Grand Dieu ! Quelle brochure ! Ah ! Plus je la contemple,
Plus j'admire en secret son énorme grosseur.

CHAMPAGNE.

100 On doit la respecter, c'est l'ouvrage du coeur.

LISETTE.

Ainsi que vous, monsieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont là pourtant que les vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné !

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils sont comme les vins ;
Plus ils sont abondants, monsieur, moins ils sont fins.

CHAMPAGNE.

105 Oh ! La fécondité toujours est un mérite.

LE BARON.

C'est plutôt dans les vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs français ils prouvent dans le fond
L'abondance du zèle.

LE BARON.

110 Ou plutôt leur disette.
Tout le monde est auteur, personne n'est poète ;
Et je voudrais, morbleu, qu'un édit dans Paris
Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.

À part.

J'en parle par dépit, et j'en crève de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur est trop grande.

LE BARON.

Elle est juste, elle est sage.

CHAMPAGNE.

115 Monsieur...

LE BARON.

Retirez-vous avec votre recueil.
De ma porte jamais ne regardez le seuil.

À part.

Avec plus de fureur mon chagrin se rallume...

CHAMPAGNE, à part.

Il est fou...

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce volume ?

CHAMPAGNE.

Six francs, monsieur.

LE BARON.

120 Donnez, puisqu'il faut tout avoir, :
le l'achète six fois plus qu'il ne peut valoir,
Rentrons vite. Je brûle et frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans son premier délire.

SCÈNE IV.

Le Baron, La Marquise, Champagne, Lisette.

LA MARQUISE.

Tout est prêt pour la chasse ; il est temps de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi pour ne plus en sortir.

LA MARQUISE.

125 D'où naît ce changement ?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'est pour redoubler l'ennui qui vous surmonte.
Votre soeur est en droit de vous représenter...

LE BARON.

130 Adieu. Tous les discours ne font que m'irriter ;
Et quiconque viendra, je n'y suis pour personne.
Tout le monde est compris dans l'ordre que je donne.

SCÈNE V.

La Marquise, Lisette, Champagne, caché.

LA MARQUISE.

Je ne puis rien comprendre à ce mal singulier.
Je ne sais plus enfin quel remède essayer.
Si j'étais à Paris, je serais à la source ;
Mais, dans ce lieu désert, je n'ai nulle ressource.
135 Il était cependant plus calme ce matin.
Parle, qui peut avoir réveillé son chagrin ?
Le sais-tu ?

LISETTE.

Comme vous, madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour surcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma nièce est languissante, et cache aussi son mal.
140 Tout sert à m'affliger, Lisette, en général.
Ma santé s'affaiblit presque à chaque quart d'heure ;
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le coeur bon, qu'on a des sentiments,
Le mal d'autrui nous tue ; on ne vit pas longtemps.

LISETTE.

145 Parlez-moi des gens durs, il faut qu'on les assomme.
Vous avez, par malheur, l'âme d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir ! Tu sais depuis un mois
Que je l'attends, Lisette, avec impatience.
150 J'ai mis dans son appui toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'est pas toujours aisé.

LA MARQUISE.

Lucile cette nuit a-t-elle reposé ?

LISETTE.

Point du tout : nous avons pleuré de compagnie.
Longtemps après l'aurore elle s'est assoupie.

LA MARQUISE.

155 J'ai trois maux à la fois ; ses tourments inconnus,

Elle tousse.

Le chagrin du baron, et ma toux par-dessus.
N'as-tu pas pénétré le sujet de sa peine ?

LISETTE.

Jusqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrais le savoir pour y remédier.
160 Près d'elle, de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à tour va du père à la fille ;
Et, sans l'être, je sens en mère de famille.

Elle s'en va.

SCÈNE VI.

Champagne, Lisette.

CHAMPAGNE.

Nous pouvons à présent sortir de notre coin.
Ton maître extravagant, que j'aime à voir de loin,
165 Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers ! on n'y peut rien connaître.
Passe encor pour la tante, elle a le coeur fort bon,
Et même de l'esprit au défaut de raison.

LISETTE.

Elle est folle parfois ; mais, lorsqu'elle s'égare,
170 Elle a, dans une femme, une qualité rare :
C'est de l'apercevoir, d'en convenir d'abord,
Et, dans le même temps, de réparer son tort.

CHAMPAGNE.

Il est grand, il est beau de manquer de la sorte.
Ne s'écarter jamais est d'une âme moins forte.

LISETTE.

175 On pourrait te surprendre. Adieu, retire-toi.
Tu n'as plus rien à dire ?

CHAMPAGNE, l'arrêtant.

Attends, pardonne-moi.
Il faut auparavant que je te désabuse.
Mon récit était faux ; je te demande excuse.
Mon maître n'est pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit ?

CHAMPAGNE.

180 C'est par son ordre exprès, pour être mieux instruit,
Pour voir si sa mémoire à Lucile était chère,
Et s'il était pleuré d'une façon sincère.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter présentement.

CHAMPAGNE.

D'accord.

Aussi vais-je te faire un fidèle rapport.
185 Dans un détachement, monsieur lit des merveilles.
Moi-même à deux goujats j'ai coupé les oreilles
Tout pliait devant nous lorsqu'un revers fatal
Renversa, par malheur, mon maître de cheval.
L'ennemi, sans vouloir disputer la victoire,
190 Se saisit du butin et nous laissa la gloire.
Nous revenons vainqueurs, mais pâles et défaits ;
Toujours plus amoureux et plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chère maîtresse, ah ! La bonne nouvelle !
Quelle sera sa joie ! Elle serait mortelle,
195 Si je l'en instruais sans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer sagement.
Mais, parle, en quel endroit as-tu laissé ton maître ?

CHAMPAGNE.

Dans la forêt voisine. Avant que de paraître,
Il détache les siens, en chef judicieux.
200 Je suis venu pour lui reconnaître les lieux :
Pour tromper les regards j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil personnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y suis pas neuf, et j'ai servi deux ans
Un libraire chez qui j'ai poli mes talents.
205 Ils ont avec succès paru même au spectacle,
Où j'ai crié souvent. Zaïre, Inès, l'Oracle.
Mon capitaine après a broché sur le tout.
Il fait des vers lui-même, et m'a formé le goût.
De son bonheur présent je cours vite l'instruire,

LISETTE.

210 Attends : mon embarras est comment l'introduire.
Je voudrais réussir sans que l'on en sût rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'esprit ; et je suis informée
Qu'il sait infiniment pour un homme d'armée.

CHAMPAGNE.

215 Il est riche en mérite, en science, en talent ;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

Zaïre est une tragédie de Voltaire (1732), Inès de Castro est une tragédie d'Houdard de la Motte (1723), L'oracle est, probablement, la comédie de Saint-Foix (1740).

LISETTE.

Je vais dire à madame, elle y sera trompée,
Qu'il est un médecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en campagne.

CHAMPAGNE.

À la cour,

220 À la ville, plus d'un l'arbore chaque jour :
Il est même par là digne qu'on le préfère.
On meurt avec honneur des mains d'un militaire,

LISETTE.

Ton maître, sous ce nom, sera reçu des mieux :
Tout le monde a besoin de son aide en ces lieux.
225 La tante est vaporeuse, et le père hypocondre :
Pour le mal de la fille, oh ! J'ose bien répondre
Que personne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à se montrer devant elle aujourd'hui,
Il sera dissipé par sa seule présence.
230 Ce coup établira d'abord la confiance.
C'est le grand point ; tous deux se verront sans danger.
Son amour, à loisir, pourra tout ménager.
Ses traits sont inconnus à toute la famille ;
Et, par un grand bonheur, il n'a vu que la fille,
235 Quand j'étais avec elle en un cloître éloigné.

CHAMPAGNE.

Je l'ai, dans ce couvent, vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais pour un docteur l'annoncer à madame,
Et de Lucile après je disposerai l'âme.

CHAMPAGNE.

Sa tante a donc beaucoup d'autorité céans ?

LISETTE.

240 Oui, vraiment ; la marquise est veuve et sans enfants.
C'est elle qui soutient la maison de son frère,
Et que ton maître ici doit gagner la première.
Va, cours le prévenir sur son emploi nouveau.

Elle rentre.

SCÈNE VII.

CHAMPAGNE.

245 Nous serons installés bientôt dans ce château.
Quand un amant est pauvre, il a besoin de ruse :
L'esprit est sa ressource, et l'amour son excuse.

ACTE II

SCÈNE I.

Montval, Champagne.

MONTVAL.

Jamais valet ne fut plus impatientant.

CHAMPAGNE.

Que votre amour est prompt !

MONTVAL.

Et que ton zèle est lent !
Si je n'étais venu, tu m'aurais fait attendre
250 Jusqu'au soir dans le bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,
J'ai cru, pour vous servir, devoir m'instruire au long.

MONTVAL.

Eh bien ! Parle : as-tu vu Lisette ? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui ; c'est elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile ? Dis.

CHAMPAGNE.

Nuit et jour elle pleure,
255 Depuis qu'elle vous croit descendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis à ces mots retenir mes transports.
Le bruit de mon trépas est payé de ses larmes !
Que ce discours, Champagne, est pour moi plein de charmes !
Regretté de Lucile, honoré de ses pleurs !
260 Ah ! J'oublie, ou plutôt je bénis mes malheurs ; Et je cours...

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante
À sa tante, avant tout, il faut qu'on vous présente,
Décoré, qui plus est, du nom de médecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non : rien n'est plus certain.
265 Ce n'est qu'à la faveur de ce nom respectable
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable.
Et tromper les regards des parents soupçonneux.
Un amant sans fortune est un monstre pour eu :'
Son mérite ne sert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

270 Je ne puis me résoudre à cette indigne feinte ;
Et ma délicatesse...

CHAMPAGNE.

Oh ! Pour la ménager
Prenez la qualité d'un illustre étranger,
Qui, pour son plaisir seul, et par goût pour la France,
Exerce dans Paris cette utile science.
275 Cela vous donnera, monsieur, un grand vernis,
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc, malgré moi. vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Préparez-vous ; voilà sa tante qui s'avance.
Lisette la conduit.

MONTVAL.

Je tremble à son aspect.

CHAMPAGNE.

280 Sachez une frayeur qui vous rendrait suspect.
Prenez du médecin le front inaltérable.

SCÈNE II.

Montval, La Marquise, Champagne, Lisette.

LISETTE, montrant Montval.

Madame, le voilà.

LA MARQUISE.

Lisette, il est aimable ;
i Et l'oeil en sa faveur est d'abord prévenu :
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en est plus couru.

LA MARQUISE, à Montval

285 Monsieur est de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon maître
Est un noble prussien, et Berlin l'a vu naître ;
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon français. Sa réputation
S'établit tous les jours, surtout parmi les femmes.
290 On l'appelle à la cour le médecin des dames.

Inclination : Se dit figurément en choses spirituelles des affections de l'âme ; de l'humeur de la pente, de la disposition naturelle à faire quelque chose. [F]

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas pressant.

CHAMPAGNE.

Il guérit sans remède.

LISETTE.

Et sans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, bas à Lisette.

Cet article est de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

295 C'est agir noblement. Mon estime redouble.
J'attends tout de votre art, et j'implore vos soins ;
Mais je vous veux, monsieur, consulter sans témoin ?

MONTVAL, à Champagne.

Passez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Éloignez-vous, Lisette.

Lisette et Champagne sortent.

SCÈNE III.

Montval, La Marquise.

LA MARQUISE.

Rien n'est égal, monsieur, à ma peine secrète.

MONTVAL.

Madame me paraît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

300 Oui, je le suis au point qu'on ne le fut jamais.
Car un rien m'incommode ; et, deux fois la semaine,
J'ai, sans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'estomac qui m'attaquent le coeur.
L'anéantissement succède à la douleur.
305 Je suis dans des états si fâcheux et si rudes,
Des malaises si grands, et des inquiétudes !
Oh ! Pour les concevoir, il faut les ressentir ;
Et ce sont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

310 Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, madame,
Quand ce poison subtil s'est glissé dans une âme,
La dissipation peut seule l'en ôter.
Tous les autres secours ne font que l'irriter.
Quels sont vos goûts ? le jeu, les fêtes, la musique ?

LA MARQUISE.

Oui.

MONTVAL.

315 Suivez tour à tour le plaisir qui vous pique.
N'en épousez aucun, mais effleurez-les tous.

LA MARQUISE.

Avec un médecin aussi charmant que vous,
On est flatté, monsieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez aussi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour est beau, que le monde est brillant.

MONTVAL.

320 La danse ?

LA MARQUISE.

À la fureur.

MONTVAL.

La table ?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le spectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup ; surtout la tragédie.

MONTVAL.

Volez vite à Paris, et vous serez guérie :
Son séjour est pour vous une nécessité ;
Ses plaisirs variés vous rendront la santé,
325 Pourvu qu'incessamment l'un à l'autre succède.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, je le sens, il n'est que ce remède ;
Et personne, avant vous, n'avait connu mon mal.
L'air de Paris, pour moi, vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain suivre voire ordonnance !
330 Mais un destin fatal fixe ici ma présence.
J'aime beaucoup mon frère, et ma nièce encor plus.
Par leur état présent mes pas sont retenus.
Tous deux sont consumés d'une langueur obscure.
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
335 Qu'ils ne rompent jamais un silence fatal.

MONTVAL.

Mais leur tristesse a-t-elle un caractère égal ?

LA MARQUISE.

Non : elle est différente autant qu'elle est profonde.
La douleur de mon frère est noire, et toujours gronde.
Le chagrin de ma nièce est plus attendrissant ;
340 S'il éclate à nos yeux, ce n'est qu'en gémissant.
Dans son abattement, elle a même des charmes ;
On se sent jusqu'au coeur pénétré de ses larmes.

MONTVAL.

Le seul récit, sur moi, produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en secret.
345 J'ai, quoique médecin, l'âme infiniment tendre.
Mais pour vous consoler, je veux bien vous apprendre
Que déjà je démêle et suis prêt à saisir
La cause de son mal.

LA MARQUISE.

Pourriez-vous l'en guérir ?

MONTVAL.

J'y compte ; je puis même en faire la promesse,
350 Pourvu que vos bontés secondent mon adresse.
Madame, c'est de là que dépend le succès :
Me le promettez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en répons, au moins, que sur votre parole :
Tenez-la bien, mon art no sera pas frivole.

LA MARQUISE.

355 Je donnerais mon sang pour conserver ses jours.
Parlez. Que faut-il faire, et quel est le secours ?

MONTVAL.

Madame, il n'est pas temps encor de vous le dire ;
Je dois auparavant la voir seule et m'instruire.
Par ses propres discours, si j'ai bien rencontré ;
360 Par ses regards encor je veux être éclairé ;
Et pour rendre aujourd'hui sa guérison plus sûre
Je veux sur sa présence asseoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Et mon frère, monsieur, vous ne m'en dites rien ?
365 Ce silence m'alarme et fait mourir ma joie.

MONTVAL.

Pour en raisonner juste il faut que je le voie.

LA MARQUISE.

C'est la difficulté. Sa chambre est comme un fort
Qu'on ne peut pénétrer par art, ni par effort.
Vous êtes étranger : sur ce titre peut-être
370 Il sera moins sauvage et voudra vous connaître.
Il a beaucoup d'égards à cette qualité ;

Tout-ce qui vient de loin est par lui respecté :
Ce passeport lui seul peut vous ouvrir sa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout seul, renfermé de la sorte ?

LA MARQUISE.

375 Mais, les trois quarts du temps, il lit ; dans ses accès
Il brouille du papier qu'il met en pièce après.
Tantôt il est plongé dans une léthargie ;
Et tantôt on dirait qu'il entre en frénésie.
Il menace tout haut ; puis, tout bas, il se plaint.

MONTVAL.

380 À juger par ces traits, je le croirais atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fièvre est bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah ! Que dites-vous là !

MONTVAL.

385 Soyez moins alarmée. On vit avec cela.
Ce poison répandu vient de la capitale.

LA MARQUISE.

Et comment nommez-vous cette fièvre fatale ?

MONTVAL.

C'est la métromanie.

LA MARQUISE.

Il me fait frissonner.
Ah ! Quel nom effrayant !

MONTVAL.

390 On l'appelle, autrement,
La fureur de rimer, dont la France est saisie.
Depuis sept ou huit mois tout Paris versifie.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là son mal. J'aurais moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t-il pas pour les vers une certaine ardeur ?

LA MARQUISE.

395 Oui ; mais s'il en faisait, j'en saurais quelque chose ;
Et je n'ai jamais vu de lui ni vers, ni prose.
Un auteur se trahit. S'il travaille en secret,
Il lit l'ouvrage au moins à quelque ami discret.

Mais, pour mon frère, il garde un silence modeste.

MONTVAL.

Qu'est-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne sais : rien ne reste,
Nul vestige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
400 Plus que ma nièce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un et l'autre à leur mélancolie :
Une soeur, une tante ici vous en supplie.
C'est à leur salut seul que j'attache le mien ;
Dès qu'ils seront guéris je me porterai bien.

SCÈNE IV.

La Marquise, Montval, Lisette.

LISETTE.

405 Madame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interromps pardonnez à mon zèle.
Cléon, de l'Amérique, est enfin de retour :
Et vous Tallez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus en lisant cette lettre.
410 Un courrier vous l'apporte.

LA MARQUISE, à Montval.

Ah ! Daignez me permettre
De l'ouvrir devant vous, monsieur, et de la voir.
C'est un ami parfait ; son retour fait l'espoir
De toute ma maison. Voilà son caractère.
Je reconnais les traits d'une main aussi chère.

Elle lit.

« J'arrive enfin, madame, et ma première attention est de
vous en donner avis. Je pars de Marseille en même temps
que ma lettre ; je vous prie de ne pas la lire au baron
votre frère, je veux avoir le plaisir de le surprendre. Est-il
aussi triste qu'il l'était quand je suis parti ? Pour moi, je
suis toujours gai à mon ordinaire, et je reviens exprès
pour dissiper son chagrin et pour partager ma fortune
avec lui. Et ma petite femme, comment se porte-t-elle ? »

Elle s'interrompt.

415 C'est ma nièce, monsieur, qu'il appelait ainsi.
Lucile avait dix ans, quand il partit d'ici.
S'il savait son état, sa douleur serait vive.

LISETTE.

Monsieur l'en tirera.

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE, reprend.

« Et ma petite femme, comment se porte-t-elle ? Il me tarde de la voir et de l'embrasser. Elle doit être à présent une beauté parfaite ; elle ne me reconnaîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vu. Plus j'approche, et plus mon amitié s'augmente pour elle. »

Après avoir lu.

420 Mon frère, pour le coup, va déridier son front,
Et ma nièce rompra son silence profond.
Cléon, en arrivant, va les rendre accessibles ;
Il vous en coûtera des efforts moins pénibles.
Vous pourrez, grâce à lui, leur parler et les voir ;
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
425 D'un devoir si pressant il faut que je m'acquitte,
Et vous m'excuserez, monsieur, si je vous quitte :
Je reviendrai bientôt. Lisette, en attendant,
Vous conduirez monsieur dans mon appartement.
Il s'y reposera.

SCÈNE V.

Montval, Lisette.

LISETTE.

430 Votre début m'enchanté.
La marquise de vous me paraît très contente.
Vous voilà médecin.

MONTVAL.

Oui, par occasion,
Lisette, ou, si tu veux, par conversation.

LISETTE.

435 Eh ! L'est-on autrement ? Soyez, avec souplesse,
Flatteur près de la tante et tendre avec la nièce,
Grave devant le frère, et vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre soin, Lisette, occupe mon esprit.
Quel est donc ce Cléon, cet ami de ton maître ?

LISETTE.

440 C'est un homme, monsieur, excellent à connaître.
Riche, sur le retour, garçon et sans parents,
Il fait cas de l'esprit, il chérit les talents ;
Et, dès qu'il vous verra, je gagerais ma vie
Qu'il va prendre pour vous une estime infinie.
Avec lui fortement tâchez de vous lier.
Plût au ciel qu'il vous fit un jour son héritier !

MONTVAL.

445 Je crains qu'il ne me soit plus nuisible qu'utile.
Le grand empressement qu'il fait voir pour Lucile
Alarme mon amour.

LISETTE.

C'est un riche barbon.
Vous n'êtes, par malheur, qu'un cadet de maison.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah ! Frivole espérance !
450 De quoi sert le savoir, à quoi bon la naissance,
La figure, l'esprit, les grâces, la vertu,
Quand tout cet assemblage est d'argent dépourvu ?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il est réciproque,
Sait suppléer à tout.

LISETTE.

Discours dont on se moque !
455 Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait ; mais quand il est sans bien,
C'est le comble, monsieur, de toutes les misères.

MONTVAL.

Par tes réflexions, ah ! Tu me désespères !

LISETTE.

460 Consolez-vous, monsieur, car Lucile, entre nous,
Est encor plus fidèle ou plus folle que vous.
Pour elle, franchement, sa constance m'alarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, et ce discours me charme.

LISETTE.

465 Elle renonce à tout quand elle vous croit mort.
Quel sera de son cœur le noble et digne effort,
Sitôt qu'elle apprendra que vous êtes on vie
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah ! Mon âme ravie.
Sent renaître à présent le plus flatteur espoir !
Mon cœur vole vers elle et brûle de la voir.
Conduis-moi...

LISETTE.

Je ne puis, monsieur.

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

470 Elle dort. Vous savez qu'elle aime la peinture,
Et dessine aussi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oui, je sais qu'elle unit tous les talents divers.

LISETTE.

475 Pour adoucir l'erreur dont son âme est frappée,
Elle est, depuis huit jours, constamment occupée,
Du matin jusqu'au soir, à faire le portrait...

MONTVAL.

Lisette, de qui donc ?

LISETTE.

D'un très aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet ? Apprends-moi...

LISETTE.

Monsieur, c'est de vous-même.

MONTVAL.

De moi !

LISETTE.

Jugez par là si Lucile vous aime.

MONTVAL.

480 Ah ! Ce trait met le comble à mon ravissement.
Je cours à ses genoux...

LISETTE.

Je vais auparavant
Savoir si la malade est à présent visible,
Et ménager près d'elle un instant si sensible ;
De peur qu'en vous voyant, un transport indiscret
N'aille de vos deux coeurs révéler le secret.

MONTVAL.

485 Nous serons sans témoins, ne crains rien, s'il échappe
L'amant sera caché sous les traits d'Esculape.

Esculape : dieu romain de la
médecine (Asclepios en grec). Selon
le mythe grec, il est le fils d'Apollon
et de Coronis.

Viens, partons, qu'au plus tôt j'aie rempli l'emploi,
Le plus intéressant et le plus doux pour moi.

SCÈNE II.

La Marquise, Montval, Champagne.

LA MARQUISE.

495 Ah ! Mon cher monsieur Bromps, à vous seul j'ai recours ;
Et l'état de ma nièce a besoin de secours. i
Elle vient de passer la nuit la plus horrible,
Et son pouls, ce matin, marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
500 Surprise de la voir dans celle émotion,
Je lui dis, pour tâcher de la rendre tranquille,
Qu'il venait d'arriver un médecin habile,
Et qu'elle se calmât... mais, à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit et se trouve plus mal.
505 Cet accident m'étonne autant qu'il m'inquiète.
Je viens de la laisser dans les bras de Lisette,
Qui m'a promis, tout bas, de calmer ses esprits
Et de la disposer à suivre vos avis.
J'attends tout de votre, art et de votre sagesse.
510 Voyez-la sans tarder, monsieur ; le péril presse.

MONTVAL.

Je suis impatient, plus que vous, de la voir.
Mais comme mon aspect pourrait trop l'émouvoir,
Par Lisette il est bon qu'elle soit prévenue ;
Elle aura moins de peine, à soutenir ma vue.
515 Cette fille est zélée, et nous avertira
Quand il en sera temps... Madame, la voilà.

SCÈNE III.

La Marquise, Montval, Lisette.

LA MARQUISE.

Ma nièce, maintenant, comment se trouve-t-elle ?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, et j'ai fait, dans mon zèle
Du médecin prussien un portrait si flatteur,
520 Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQUISE.

Consent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui ; mais comme elle est lasse
De rester dans sa chambre, et veut changer de place,
Elle consultera monsieur dans ce salon.

LA MARQUISE.

J'y serai.

LISETTE.

Pardonnez : soit caprice ou raison,
525 Elle ne veut que moi pour toute compagnie,
Et ne peut qu'à monsieur dire sa maladie.

LA MARQUISE.

Elle est donc résolue à déclarer son mal ?

LISETTE.

Oui ; la douleur la force à cet aveu fatal.
Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQUISE.

530 Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,
Et je ne réponds point du succès sans cela.

LA MARQUISE.

La chose étant ainsi, monsieur, je me retire,
Et de cet entretien je reviendrai m'instruire.

MONTVAL.

535 J'aurai bientôt l'honneur de vous en informer,
Et sur l'événement vous pouvez vous calmer ;
Il sera très heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je sors moins agitée, et ce mot me rassure.

Elle sort.

SCÈNE IV.
Montval, Lisette.

LISETTE.

J'ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
540 Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter,
Et de tout médecin elle fuit la présence.

MONTVAL.

Mais tu sais que son mal est de ma compétence.
Tu devais l'éclaircir et détromper son coeur.

LISETTE.

Je l'ai tenté sans fruit. Son aveugle douleur,
545 Quoi que j'aie avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, monsieur, lui paraît une histoire
Imaginée exprès pour calmer son esprit.
Un songe l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce songe,
550 La vérité d'abord détruira le mensonge.

LISETTE.

Ce moment est critique ; il vous sera plus doux,
Tout bien examiné, de le filer pour vous.
Il serait dangereux de le brusquer pour elle.
Monsieur, d'une façon plus sage et plus nouvelle,
555 Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel est donc ce moyen ?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce salon, monsieur, Lucile va se rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
560 Comme il fait plus obscur dans son appartement,
Cet endroit est toujours celui qu'elle préfère.
La peinture demande un beau jour qui l'éclairé.
Voilà son atelier qu'il faut ici dresser.
Voici votre portrait, et je vais le placer.
565 Mettez-vous là.

MONTVAL.

Dis-moi : que prétend ta folie ?

LISETTE.

Cacher l'original derrière la copie.
Là, vous aurez, monsieur, le plaisir ravissant
D'être devant Lucile invisible et présent,
De connaître son coeur par sa douleur profonde,
570 Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir sa main charmante animer le pinceau,
Vous donner sur la toile une seconde vie,
Y peindre, y caresser votre image chérie,
575 Sa bouche la baiser dans un léger transport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur suprême,
Et j'aimerais bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous serez à portée, et ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

580 Donne-moi ce pinceau que ses doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante :
Qu'en attendant j'y porte une lèvre pressante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les amants sont fous !
À baiser ce pinceau quel plaisir prenez-vous ?

MONTVAL.

585 L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flamme ;
J'en tiens un nouvel être et lui dois une autre âme.

Il regarde son portrait.

De mes traits embellis je demeure enchanté.
Que je me trouve beau ! C'est sans fatuité.
Dans mon portrait, au fond, ce n'est pas moi que j'aime ;
590 C'est la main qui l'a fait, c'est Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir ? Les Grâces et l'Amour
Ont peint et retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient, cachez-vous ; goûtez en amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.

SCÈNE V.

**Montval, caché derrière son portrait ; Lucile,
Lisette.**

LUCILE, à Lisette, qui court au-devant d'elle.

595 Lisette, soutiens-moi ; j'ai besoin de ton bras :
Je me sens déjà lasse, et n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous serez beaucoup mieux quand vous serez assise.

LUCILE.

Ah ! je suis mal partout ; rien ne me tranquillise.
N'importe, donne, approche un peu ce fauteuil-là.
600 Mettons-nous à l'ouvrage, il me délassera.

Elle peint

Cher Montval ! Attendant le bonheur de te suivre,
J'aime sur cette toile à te faire revivre.
Ton portrait est fidèle, il est d'après mon cœur -T
Et c'est le seul plaisir qui flatte ma douleur.
605 Que ne peux-tu, des lieux où repose ton âme,
Ah ! Que ne peux-tu voir ces marques de ma flamme !
Que ne peux-tu porter tes regards jusqu'à moi.
Sentir ce que je sens, ce que je fais pour toi !
Dans mes justes regrets quo ne peux-tu m'entendre !
610 Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre !

LISETTE.

Il l'est, mademoiselle, il l'est dans cet instant.

MONTVAL, bas à Lisette, par un coin du portrait.

Je vais...

LISETTE, bas, à Montval.

Non, cachez-vous.

À Lucile.

Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE, peignant toujours.

Loin d'apaiser par là mon chagrin, tu l'irrites.
615 Il ne se repaît pas d'un discours aussi vain.

LISETTE.

Supposons, un moment, qu'il respirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE.

Ah ! j'en mourrais de joie !
Mais ce n'est plus un bien que le ciel me renvoie.
Pour jouir de sa vue et de son entretien,
620 Il ne me reste plus que ce faible moyen.

Elle re peint.

Ma main seule à mes yeux peut retracer ses charmes,
Et sa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déjà dit, votre amant n'est pas mort ;
Et si vous vouliez bien écouter mon rapport,
625 Je vous en convaincrais d'une façon si claire...

LUCILE.

Depuis six mois entiers tout, m'a dit le contraire.
Un songe, encore un songe...

LISETTE.

Ah ! le jour qui vous luit
Est fait pour dissiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin sont toujours vrais, Lisette.

Elle quitte le pinceau.

630 J'ai vu, j'ai vu l'objet de ma douleur secrète ;
Je l'ai vu tout sanglant qui s'avançait vers moi,
Et me tendait sa main pour recevoir ma foi ;
Il me la demandait d'une bouche expirante,
Comme le juste prix de son ardeur constante.
635 Eu l'arrosant de pleurs, j'ai reçu cette main,
Et la mienne a lié mon sort à son destin.
J'ai juré de rester fidèle à sa mémoire ;
Je tiendrai mon serment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel j'emploierai mon pinceau.
640 Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
À côté de Montval je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une épouse qui l'aime.
D'un noeud fait par l'amour l'hymen nous unira,
Et loin de le briser, la mort le serrera.
645 Pour remplir ce projet dont mon âme est ravie,
Rendons de mon amant la figure accomplie :
Donnons, sans plus tarder, à des traits si chéris,
Donnons toute leur grâce et leur vrai coloris.

*Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-dessus son portrait, et
Lisette lui fait signe de se cacher.*

LISETTE.

Déjà la ressemblance est à mon gré parfaite.

LUCILE.

650 Tais-toi, ne parle pas ; je crains d'être distraite.
Souvent, à notre esprit, un mot fait échapper
Le vrai qu'il saisissait, et ne peut rattraper.
Voilà, voilà sa bouche, et son tendre sourire ;
Voilà ses yeux, son air. Ah ! mon amant respire !
655 C'est lui, je le revois, et j'embrasse Montval !

LISETTE, ôtant le portrait qui cache Montval.

Embrassez-le lui-même en propre original.

LUCILE, voyant Montval à ses genoux.

Où suis-je ? Juste ciel ! Quel objet ! Quelle vue !
La joie et la frayeur me tiennent suspendue.

MONTVAL.

Ah ! Lucile !

LUCILE.

Ah ! Montval ! Est-ce vous que je vois ?
660 Est-ce vous que j'entends ?

MONTVAL.

Oui ; reconnaissez-moi.

LUCILE.

Quoi ! vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui, vivant et fidèle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, mademoiselle.

LUCILE.

Mes sens, de la douleur, passent rapidement
A l'excès de la joie et du ravissement.
665 Un moment ; arrêtez ; souffrez, que je respire :
Un si grand bien m'accable, et je ne puis rien dire.

MONTVAL.

Ô jour ! Ô jour heureux ! Ô moment enchanteur !
Qui répare trois ans de peine et de malheur !
Mon bonheur est si grand aussi bien que ma gloire,
670 Que j'en suis étonné, que j'ai peine à le croire.
Vous m'aimez !

LUCILE.

Pour juger de ma sincère ardeur,
Regardez-moi, Montval, et voyez ma pâleur ;
Voyez le triste état où vous m'avez réduite :
Sur mon front abattu ma tendresse est écrite ;
675 Consultez ce portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits et ma flamme éclatent tour à tour ;
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le songe, le serment que vous venez d'entendre ;
Demandez à Lisette à qui j'ouvre mon coeur,
680 À qui j'ai confié mes rêves de bonheur :
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche, tout haut, vous le répète encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon sang versé ;
Tout ce que j'ai souffert est trop récompensé.
685 Tant de traits éclatants d'un amour véritable,
À mes yeux enchantés vous rendent adorable.
Je dois avec raison chérir ma fausse mort,
Et je voudrais subir encor le même sort,
S'il devait m'attirer cette preuve sensible...

LUCILE.

690 Gardez-vous de former un souhait si terrible ;
Le bruit de ce trépas m'allait priver du jour.
Que dis-je ? il l'avait fait jusqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fausse nouvelle,
Mes yeux s'étaient couverts d'une nuit éternelle.
695 J'avais cessé de vivre. A présent, je vous vois,
Je renaiss, je respire une seconde fois :
Un seul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'est de cet instant que je date ma vie.

LISETTE.

Il est vrai que monsieur est un grand médecin.

LUCILE.

700 Mon coeur avait besoin de son art souverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez j'en possède le titre ;
Et des jours des mortels je suis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes médecin ?

MONTVAL.

Oui, je le suis pour vous.

LISETTE.

705 C'est lui qu'on a prié de vous tâter le pouls :
Je l'ai donné pour tel tantôt à la marquise.

LUCILE.

A-t-il sa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'est toute acquise.
Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir sans cesse en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen est charmant ; mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

710 Oui ; cette cure-là va me combler de gloire.

SCÈNE IV.

Lucile, Montval, Lisette, Champagne.

CHAMPAGNE.

Cléon, mademoiselle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empressement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre ;
Cette brusque arrivée aurait pu nous surprendre.

CHAMPAGNE.

715 Mais, vraiment, la malade est en bonne santé ;
Les médecins de Prusse ont de l'habileté.
La guérison est prompte.

LISETTE.

Elle l'est trop peut-être
Et je crains les soupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la chose un air de vérité,
720 Il faut qu'elle paraisse avoir moins de gaîté,
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accréditer ici ma mascarade,
Je vais, de mon côté, jouer le charlatan :
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
725 Et m'aider...

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je fasse ?
Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous, de grâce :
Sitôt que la marquise et Cléon paraîtront,
Peignez d'être plongée en un sommeil profond.

CHAMPAGNE.

730 Vous pouvez tout risquer dans votre emploi sublime ;
On a pour monsieur Bromps une si haute estime,
Qu'en faveur de son nom, tout passe...

LISETTE.

Que dit-il ?

Monsieur Bromps !

CHAMPAGNE.

735 C'est mon maître, et moi je suis Kolsquil.
Un nom bien étranger rend plus considérable :
Plus il est ostrogoth, plus il est respectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon :
Tant mieux ! La médecine est un vrai pharaon :
Pour y faire fortune il faut qu'on y hasarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien ; le reste me regarde.

SCÈNE VII.

Lucile, Montval, Cléon, Lisette, Champagne.

CLÉON, au fond du théâtre.

740 Je veux rendre la joie à toute la maison,
Faire rire Lucile, égayer le baron.
Mais je vois là quelqu'un qui ressemble à Lisette.

LISETTE.

Oui, c'est elle, monsieur. Votre santé ?

CLÉON.

Parfaite.

Et celle de Lucile ?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.
Vous la voyez qui dort. Voilà son médecin.

CLÉON.

745 Mais, pour une malade, elle est assez vermeille.

LISETTE.

Parlons plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un sommeil si parfait,
Il ne finira pas qu'il n'ait eu son effet.

CLÉON.

Durera-t-il longtemps ?

MONTVAL.

Mais, une heure et demie,

CLÉON.

750 Qu'elle est belle en dormant ! Et comme elle est grandie !
Plus je la vois de près, plus j'en suis enchanté.
Comment est-elle donc lorsqu'elle est en santé ?
Elle charme les yeux, quand même elle repose ;
Que sera-ce éveillée ?

MONTVAL.

755 Éloignez-vous, pour cause :
Il est très dangereux d'en approcher si fort ;
Mon remède, à présent, fait son plus grand effort ;
Vous prendriez son mal.

CLÉON.

J'entends ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur, il est mortel aux hommes de votre âge.

CLÉON.

760 J'en veux courir les risques ; et si je ne craignais
D'éveiller la malade, ah ! Je l'embrasserais...

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLÉON.

Au péril de ma vie,
Et je brave la mort, quand elle est si jolie.
Mais de ce mal, monsieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

MONTVAL.

765 J'ai des préservatifs, monsieur, pour m'en défendre ;
Le mauvais air sur nous n'ose rien entreprendre :
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

SCÈNE VIII.

**La Marquise, Lucile, Montval, Cléon, Lisette,
Champagne.**

LA MARQUISE, à Cléon.

Pardon, si je vous ai laissé pour un moment :
800 Mais ma nièce repose ; ah ! L'heureux changement !
Dans les bras du sommeil elle semble renaître.
La fraîcheur de son teint commence à reparaître ;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non ; c'est un élixir qui fait à ses esprits
805 Puiser dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas ! Heureuse léthargie !

CLÉON.

Vous aviez pour Lucile alarmé ma pitié ;
Mais, madame, à présent je suis moins effrayé.
Ou bien, si je le suis, c'est moi seul qu'il faut plaindre,
810 Et sa beauté qui dort n'en est pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, monsieur, vu tantôt son état,

Se tournant vers Lisette.

Il vous eût pénétré. Vois-tu cet incarnat ?
Lisette, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

J'admire...

LA MARQUISE.

Ah ! Le grand homme !

LISETTE.

Il n'a pas son égal de Paris jusqu'à Rome.

LA MARQUISE.

815 Mais, c'est miraculeux !

CLÉON.

La voilà qui sourit :
Quelque songe amusant lui réjouit l'esprit.

Incarnat : est aussi un substantif masculin qui veut dire couleur incarnate. Du Latin incarnatum couleur de chair [F]

MONTVAL.

Madame, à son réveil elle ira mieux encore ;
J'en réponds maintenant. Chaque instant fait éclore
Sur sa joue émaillée une nouvelle fleur ;
820 De sa convalescence elle est l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, au plus tôt achevez le miracle :
Vous avez surmonté déjà le grand obstacle.

MONTVAL.

Patience, un moment ; le réveil n'est pas loin.

LA MARQUISE.

Pressez-le, et sans tarder, que j'en sois le témoin ;
825 Que je puisse embrasser une nièce si chère :
Ma tendresse est égale à l'amour d'une mère ;
Mon coeur vole déjà.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, soit.
Je n'ai qu'à lui serrer le bout du petit doigt.

LUCILE, feignant de s'éveiller.

Ah ! Je respire enfin. Que je suis soulagée !
830 Du poids qui m'accablait je me sens dégagée :
Je n'ai plus aucun mal, Lisette !

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante : avertis-la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi ; tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! Ma tante !

LA MARQUISE.

Ah ! Ma nièce ! Ah ! Tu m'es donc rendue ?
835 Je ne te perdrai point. .

LUCILE.

Non ; je vis maintenant,
Et c'est pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche et plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, et que je suis ravie !

À Montval.

C'est à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

840 Nous le devons, ma tante, embrasser de bon coeur.

Elles l'embrassent.

CLÉON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zèle,
Et le plaisir que j'ai de vous revoir si belle.

LUCILE.

Excusez-moi, monsieur ; je ne vous connais pas.

CLÉON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

845 C'est Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impolitesse ;
N'imputez cet oubli qu'à ma seule jeunesse.
Quand vous êtes parti, je n'étais qu'une enfant.

CLÉON.

Puisque je vous embrasse, oh ! je suis trop content.

LA MARQUISE.

850 Venez vous présenter au baron l'un et l'autre ;
Sa gaîté va renaître à l'aspect de la vôtre.

LUCILE, à Montval qui lui donne la main.

Ne m'abandonnez pas ; venez, mon médecin.

LA MARQUISE.

Oui, sans votre secours, notre effort serait vain.
Songez qu'après la fille il faut guérir le père.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir nécessaire.

SCÈNE IX.
Champagne, Lisette.

CHAMPAGNE.

855 Dans ces heureux instants, chacun s'embrasse ici.
Lisette, trouve bon que je t'embrasse aussi.

LISETTE.

La santé de Lucile excuse cette ivresse,
Et, pour te refuser, j'aime trop ma maîtresse.

CHAMPAGNE, en l'embrassant.

860 De sa convalescence, oh ! Je suis très joyeux,
Et je sens à présent que je m'en porte mieux.

ACTE IV

SCÈNE I.

LE BARON, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuyé sur un bureau qui est devant lui.

Devais-je t'acheter, ô fatale brochure !
Non, rien n'est comparable au tourment que j'endure ;
Et mon esprit, malgré les efforts que je fais,
Est toujours en travail, et n'enfante jamais.

SCÈNE II.

Le Baron, Montval, Champagne.

MONTVAL, au fond du théâtre.

865 Nous avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le père de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monsieur, le voilà seul ; parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint ; écoutons, j'en ferai mon profit.

LE BARON.

870 Riche auteur de Mérope, ah ! Je te porte envie.
Les bons vers, sans efforts, coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuissants,
Même la faculté d'en faire de méchants.
La nature aujourd'hui n'est pas en tout avare ;
L'art des vers est commun, si le génie est rare.
875 Je ne demande au ciel, pour unique présent,
Que la fécondité des rimeurs d'à présent.
On ne peut pas former un souhait plus modeste :
Qu'il m'accorde la rime, et garde tout le reste ;
Que je fasse des vers, n'importe qu'ils soient plats.
880 Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

"Mérope" est une pièce de Voltaire (1743).

MONTVAL.

Bon ; voilà qui m'apprend au vrai sa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en est plaisant ; permettez que j'en rie.
Ah ! La rime le tient : je plains son embarras,
Car je me suis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

885 J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en désordre,
Renverser et briser les meubles innocents,
Et, pour trouver la rime, écraser le bon sens ;
Je n'en ai, pour tout prix, que la douleur secrète
890 D'extravaguer beaucoup, sans devenir poète.
Ô ciel ! Puisque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte-m'en le désir ;
Ce désir malheureux, qui sans fruit me consume.

CHAMPAGNE.

Éloignons-nous ; je crains sa fureur qui s'allume.

LE BARON.

895 Ma raison, ce matin, l'avait su réprimer ;
Ce funeste recueil vient de le rallumer.
Grands et petits, la cour, la ville et la province,
Toute la France, enfin, a rimé pour son prince :
Malheureux ! Moi tout seul, pour lui je n'ai rien fait ;
900 Moi qui suis, dans le coeur, son plus zélé sujet !
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pu mettre au jour un seul quatrain de suite,
Et les vers que je fais sont tout estropiés :
L'un est court d'une jambe et l'autre a quinze pieds.
905 Telle est la cruauté de ma barbare étoile ;
Aux yeux de tous encore il faut que je la voile.
Je ne puis, dans ma peine, avoir un confident,
Et je suis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne pénètre ma honte.
910 Un mal si ridicule, et qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs,
Que je suis sur le point de me battre moi-même ;
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
915 Malheur aux importuns qui se présenteront !

Il le lève avec fureur.

CHAMPAGNE.

Ce ne sera pas moi ; des sots s'y froteront.

MONTVAL, l'arrétant.

Demeure, ce n'est là qu'un transport poétique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénétique.

MONTVAL.

Le voilà qui se calme.

Le baron se remet sur son siège et rêve de nouveau.

CHAMPAGNE.

Ah ! Je tremble toujours.

920 Lisette, heureusement, vient à notre secours.

SCÈNE III.

Le Baron, Montval, Champagne, Lisette, qui fait signe, en entrant, à Montval et à Champagne de se retirer.

LISETTE, au baron.

Monsieur...

LE BARON.

Qui parle là ?

LISETTE.

C'est votre humble servante.
Madame, qui vous cherche, est très impatiente.
Un fameux médecin...

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos ;
Je ne suis point malade. Il vient mal à propos.

LISETTE.

925 Il a ressuscité votre fille expirante :
La nouvelle partout...

LE BARON.

Nouvelle extravagante !
Et ce médecin-là n'a jamais existé.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non ; je l'en dispense.
930 J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh ! C'est un médecin comme on n'en a point vu ; ,.
Vous l'aimeriez, monsieur, s'il vous était connu.
Il joint au grand savoir tous les talents aimables ;
Il fait des vers...

LE BARON.

Des vers !

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
935 Il traite en gentilhomme, et sans rien exiger,
Poli comme un Français, quoiqu'il soit étranger.

LE BARON.

Quoi ! C'est un étranger !

LISETTE.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Qu'il paraisse.
Je lui dois des égards et de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami ;
940 Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami ! Je n'en ai point. Ne prends pas cette peine.

LISETTE.

Cléon l'est à bon titre, et permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il est de retour ?

LISETTE.

Oui.

LE BARON.

Je dois le prévenir.

LISETTE.

Attendez-le plutôt ; je sors pour l'avertir.
945 Voilà cet homme illustre à qui rien ne ressemble ;

Voyez-le en attendant, et raisonnez ensemble.

Elle sort.

SCÈNE IV.

Le Baron, Montval.

MONTVAL.

Monsieur, comme étranger, je parais devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, monsieur, des étrangers célèbres.

MONTVAL.

950 Mon nom fût-il caché, monsieur, dans les ténèbres,
L'honneur que je reçois suffirait aujourd'hui
Pour répandre du jour et du lustre sur lui.
Les gens de lettres sont dans votre estime encore,
Et c'est la qualité dont surtout je m'honore ;
955 Je la préfère à tout.

LE BARON.

Avec juste raison :
Moi-même je voudrais en mériter le nom :
Il relève surtout l'éclat de la naissance :
Malgré l'erreur commune...

MONTVAL.

Elle n'est plus en France.
Tout le monde, à présent, y pense comme vous ;
960 Les arts y sont chéris et cultivés de tous :
Le seigneur, le premier, sait en donner l'exemple ;
L'hôtel du financier est devenu leur temple ;
Lui-même il est Mécène et Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois.
965 L'esprit a répandu partout la politesse ;
Le jeune militaire a pris l'air de sagesse ;
Au spectacle, à l'étude, il donne ses loisirs,
Et consulte le goût, même au sein des plaisirs.

LE BARON.

970 Oh ! Pour le coup, monsieur, votre pinceau nous flatte
Et c'est un beau portrait, que la vérité gâte.
Pour les auteurs, en France, on a trop de mépris ;
On l'étend, sans nul choix, sur les plus applaudis,
Eux qui mériteraient l'estime la plus haute.

MONTVAL.

975 S'ils y sont méprisés, c'est souvent par leur faute :
Ils font tout ce qui sert à les humilier ;
Le plus vil artisan élève son métier,

L'auteur seul a la rage, ou plutôt la bassesse,
De rendre ridicule un talent qu'il professe ;
Et, si sur le théâtre il molu . bel esprit,
980 C'est pour le dégrader, jusque dans son habit,
Par mille traits usés, dont la redite assomme,
Qui font rire le sot et rougir l'honnête homme.
À ternir ses rivaux appliquant ses efforts,
Il s'avilit lui-même, et flétrit tout le corps.

LE BARON.

985 Pour réhabiliter ce corps que je révère,
le voudrais qu'on en fit un exemple sévère.

MONTVAL.

À ce noble courroux, qui trahit votre coeur,
Je juge qu'en secret vous en êtes, monsieur.

LE BARON.

Plût au ciel qu'il fût vrai, comme je le désire !
990 le ne sentirais pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, monsieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus.
Je vois de votre mal le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe !

MONTVAL.

Oui, mon oeil le démêle ;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.
995 Je suis le médecin du coeur et de c'est en l'esprit,
Et conversant que mon art les guérit.
Boit dans leur mouvements, soit dans leur fantaisie,
Je les suis pas à pas, et je les étudie.
Un coup d'oeil me suffit pour y voir leur tourment ;
1000 Par exemple, j'ai lu le vôtre en un moment.
Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai su le connaître,
Vous brûlez d'être auteur, et vous ne pouvez l'être.
Cette inutile ardeur vous tourmente l'esprit,
Et c'est elle en secret, monsieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

1005 Je ne puis, à ces mots, que rougir et me taire.
Pour vous désavouer, je suis né trop sincère :
Votre savoir m'étonne et confond ma raison.
Je passe de l'estime à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme ; il faut être un génie
1010 Pour avoir pénétré ma secrète manie.
Jugez présentement, jugez de bonne foi,
S'il est quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine était sue, ah ! J'en mourrais de honte.
Tout ce que je demande, et sur lequel je compte,
1015 Gardez bien mon secret, et déplorez mon sort.

MONTVAL.

Je veux et puis pour vous faire un plus grand effort :
Tout singulier qu'il est, ce mal qui vous transporte,
Je prétends le guérir, ou pallier de sorte
Que vous recouvrierez la joie et la santé :
1020 Je réponds du remède et de sa sûreté.

LE BARON.

Vous me rendez poète ? Ô ciel ! Puis-je le croire ?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il suffit pour ma gloire.
Ah ! Je voudrais avoir au théâtre un succès,
Et m'entendre applaudir lorsque je paraîtrais.
1025 Je crois déjà m'y voir, et mon âme est charmée ;
Je suis, je suis égal au général d'armée
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y servir.

LE BARON.

Doucement ; vous m'allez étouffer de plaisir.

MONTVAL.

Pour modérer, monsieur, cette joie excessive,
1030 Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le général d'armée est quelquefois battu.

LE BARON.

Oh ! L'exemple console ; Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monsieur, à ce prix-là, soyez sûr de la chose.

LE BARON.

Faites-moi vite auteur, et ne fût-ce qu'en prose.

MONTVAL.

1035 Vous l'allez être en vers, en voici le brevet ;
Adoptez cet écrit sous le sceau du secret ;
Nul autre que nous deux ne saura ce mystère.

LE BARON.

Quoi ! Des enfants d'autrui je serai donc le père ?

MONTVAL.

1040 Consolez-vous, monsieur ; nombre de beaux esprits
Ressemblent sur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'est un vol secret qui tient de l'imposture.

MONTVAL.

Non ; il ne blesse pas les lois de la droiture.

LE BARON.

On trompe en se parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

1045 Eh ! Qui brille aujourd'hui de sa propre clarté ?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fausse lumière ;
Et tout est charlatan, ou tout est plagiaire.
Comme chaque talent, songez que chaque état
D'une main inconnue emprunte son éclat.
Un grand doit son esprit à son seul secrétaire ;
1050 Le robin, au palais, et l'orateur, en chaire,
Ne débitent souvent que ce qu'un autre écrit ;
Le marchand vend pour sien ce qu'il prend à crédit ;
L'homme d'intrigue usurpe et vole au vrai génie
La gloire d'un projet que son art s'approprie.
1055 Depuis l'homme de cour jusques à l'artisan,
Tout trompe, tout est geai sous les plumes du paon.

LE BARON.

Je me rends ; ce discours lève enfin mon scrupule :
Je puis me dire auteur, sans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux instant ;
1060 Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez poète, et je vous dois ma gloire.
Vous consacrez mon nom au temple de Mémoire

| Mémoire : allégorie de la célébrité.

MONTVAL.

Je voudrais que mes vers fussent tels dans le fonds.

LE BARON.

1065 Moi, sans les avoir vus, je soutiens qu'ils sont bons.
J'irai les réciter avec la même ivresse
Que si j'étais l'auteur en effet de la pièce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes aussi Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Lisez-les moi d'abord, pour me donner le ton. Non.

Robin : Sorte de nom dont on se sert dans les épigrammes satiriques et autres ouvrages comiques au lieu du nom propre .(...) On se sert quelquefois de ce mot pour dire un sot, un niais.
[R]

*Montval, lit.**Vers au Roi.*

Grand roi, pardonne à mon silence,
 1070 Il prouve mon respect autant que ma prudence ;
 Et le grand nombre aurait dû m'imiter ;
 Tous ont le front de te chanter,
 Mais aucun n'a l'art de te peindre :
 C'est cet écueil fatal, c'est cet exemple à craindre
 1075 Qui m'a retenu malgré moi :
 Les Alexandres, les Achilles,
 N'ont rien de commun avec toi.
 À quoi bon te prêter, en peintres malhabiles.
 Les traits d'autrui rebattus tant de fois ?
 1080 Ta valeur, qui t'est propre, a pour soi la justice :
 Que dans la vérité leur pinceau la saisisse,
 Et l'offre pour modèle à tous les autres rois.
 L'humanité, dans tes pareils si rare,
 Te suit partout jusque dans les combats ;
 1085 Ce n'est point pour jouir d'un triomphe barbare
 Qu'au plus fort du danger ton coeur conduit tes pas ;
 C'est pour y ménager le sang de tes soldats,
 Dont tu sais que le ciel veut que tu sois avare :
 Voilà comme un vrai roi doit être courageux.
 1090 Pourquoi ; dans les temps fabuleux,
 Pour le louer, faut il donc qu'on s'égare ?
 Notre histoire présente aux yeux
 Un parallèle moins bizarre,
 Et c'est à tes propres aïeux
 1095 Qu'il est juste qu'on te compare.
 Pour te peindre il ne faut qu'un seul trait ressemblant :
 Ton aïeul fil des rois et soutint leur puissance ;
 Tu fais des empereurs et tu prends leur défense.
 Père du peuple ensemble et conquérant,
 1100 Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouse,
 La gloire de Louis le Grand
 À la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces vers-là. C'est peu de la santé,
 Je suis sûr à présent de l'immortalité ;
 1105 Je les vais, de ce pas, envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voie est peu sûre :
 Ce qui me flatte, moi, qui juge en médecin,
 C'est votre état présent. Vous avez l'air serein,
 Le teint clair ; dans votre oeil la vivacité brille.

LE BARON.

1110 Oui ; je vais me montrer aux yeux de ma famille.
 Tout le monde sera bien étonné, je crois.

Mercure : "Le Mercure galant" est une
 revue littéraire créée à 1672 par
 Donneau de Visé et qui deviendra en
 1724 "Le Mercure de France".

SCÈNE V.

Le Baron, Montval, La Marquise.

LE BARON.

Approchez-vous, marquise, et considérez-moi,
Comment me trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille ;
Mes yeux sont enchantés ; je doute si je veille :
1115 Je ne vous ai pas vu si frais depuis longtemps ;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin c'est l'ouvrage admirable :
Sa façon de guérir doit paraître incroyable,
D'autant mieux qu'elle n'est que l'opération
1120 D'une heure tout au plus de conversation.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus surprenant ; mais puis-je être éclaircie
Du sujet qui causait votre mélancolie ?

LE BARON.

La chose est à présent inutile à savoir :
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir.
1125 J'ai l'esprit gai, content ; j'ai l'âme satisfaite ;
C'est assez pour jouir d'une santé parfaite.
Je voudrais que ma fille...

LA MARQUISE.

Elle est guérie aussi.

LE BARON.

Je suis impatient de la voir.

LA MARQUISE.

La voici.

SCÈNE VI.

**Le Baron, Montval, La Marquise, Lucile,
Lisette.**

LE BARON.

Ma fille, comme moi te voilà rétablie ;
1130 En voyant ta santé, la mienne est raffermie.

LUCILE.

A mon bonheur, mon père, il ne manque plus rien.

LE BARON.

Dans ton libérateur tu vois aussi le mien.
Pour combler les bienfaits que le destin m'envoie,
Cléon vient partager et redoubler ma joie.
1135 Quel plaisir !

SCÈNE VII.

**Le Baron, Montval, La Marquise, Lucile,
Lisette, Cléon.**

CLÉON.

Cher baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux.
Mon rétablissement et celui de ma fille
Marquent votre retour au sein de ma famille :

Montrant Montval.

Monsieur en est l'auteur. Vous voyez aujourd'hui
1140 Dans Lucile et dans moi deux miracles de lui ;
Nous étions...

CLÉON.

J'en sais plus qu'on ne peut m'en apprendre,
Après ce que j'ai vu rien ne peut me surprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, monsieur, croire aussi mes avis,
Vos maux, comme les leurs, seraient bientôt guéris.
1145 Plus que vous ne croyez je puis vous être utile.

CLÉON.

Non ; quoique vous soyez un médecin habile,
J'ai résolu pour moi d'en choisir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me surprenez fort. Eh ! qui donc ?

CLÉON.

C'est monsieur.

LE BARON.

Oh ! S'il dépend de moi, la guérison est sûre.

CLÉON.

1150 Ce discours m'encourage et m'est d'un bon augure.
Puisqu'il faut, sans détour, vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui, dans ce salon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie :
Sa beauté m'a frappé d'abord, quoique assoupie ;
1155 Elle s'est réveillée ; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait jusqu'au fond de mon coeur.
La langueur de ses yeux a passé dans mon âme ;
L'amour, à soixante ans, m'a fait sentir sa flamme
Pour la première fois. Je soupire, en un mot :
1160 Mais je soupire au point que je meurs comme un sot
De ce feu violent qui vient de me surprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de gendre.
C'est le remède seul qui peut sauver mes jours,
Et c'est de voire main que j'attends ce secours.
1165 Votre soeur m'a flatté que j'y pourrais prétendre,
Et, pour vouloir ma mort, votre fille est trop tendre.
Vous gardez le silence, et vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joie, et ma fille est à vous.

LISETTE, à part.

Voilà le médecin réduit à l'agonie.

CLÉON.

1170 Mon âme est transportée.

LE BARON.

Et la mienne est ravie.

MONTVAL, d'un air troublé, au Baron.

Vous lui donnez Lucile !

LE BARON.

Oui. Vos soins généreux
Ne pouvaient me la rendre en un temps plus heureux,
Et je veux, dès ce soir, que leur noce soit faite.
Je vous prierai, monsieur, pour la rendre parfaite,
1175 Comme en tout vous avez un goût supérieur,

D'en vouloir bien vous-même être l'ordonnateur.

LUCILE.

Ce soir.

CLÉON.

Belle Lucile, oui, vraiment, ce soir même.
Vous ne sauriez trop tôt faire mon bien suprême ;
Jugez de mon amour par mes soins empressés.
1180 Votre tante, informée, a dû... Vous pâlissez !
Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui. Soutiens-moi, Lisette.

Elle se laisse aller sur un fauteuil.

MONTVAL, à Cléon.

1185 Votre ardeur, pour le coup, monsieur, est peu discrète.
A peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui proposez un noeud si surprenant ;
Qui plus est, dans une heure on veut qu'il s'exécuta :
Voilà qui lui peut seul causer une rechute.
Ce sont là de ces coups où l'on ne s'attend pas :
Les révolutions qui se font dans ce cas
Ébranlent tous les sens et sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

1190 Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais, à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art
Pour la bien rétablir.

CLÉON.

Les filles, la plupart,
À l'aspect d'un époux qui s'offre et qui s'empresse.
Font paraître leur joie, et non pas leur tristesse.

MONTVAL.

1195 Il faut, monsieur, il faut, dans ces occasions,
Considérer le temps et les positions.
Éloignez-vous, de grâce, et les uns et les autres.

LE BARON.

Oui, sortons : nos secours, monsieur, nuiraient aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains.

CLÉON, à Montval.

1200 Monsieur...

MONTVAL, avec colère.

Votre présence est tout ce que je crains.

Sortez.

Cléon sort avec la marquise et le baron.

SCÈNE VIII.
- Montval, Lucile, Lisette.

LISETTE.

Votre courroux est plaisant.

MONTVAL.

Il est juste.

LISETTE.

Oui : voilà pour tuer le corps le plus robuste.

À Lucile.

Vous avez bien joué l'évanouissement.

LUCILE.

1205 Oui ; car je l'ai joué très naturellement :
Contre de tels revers on manque de constance.

MONTVAL.

Comme vous, j'ai pensé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel remède employer ? et que deviendrons-nous ?

MONTVAL.

Je suis de ce malheur plus étourdi que vous.

SCÈNE IX.

Lucile, Montval, Lisette, Champagne.

CHAMPAGNE, à Montval.

Descendez au plus tôt, monsieur, on vous demande.

MONTVAL.

1210 Et qui donc ?

CHAMPAGNE.

Tout le monde ; et la foule est si grande,
Que la cour du château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas ; hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es-tu fou ? Quel public ?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.
C'est peu que votre nom vole dans la campagne,
1215 De Créteil jusqu'à Troyes il vient, d'être porté :
On vient vous consulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La chose est ridicule.

LISETTE.

Elle est des plus plaisantes.

CHAMPAGNE.

Comment ! Elle est pour vous, monsieur, des plus brillantes
À leurs empressements venez vous présenter

MONTVAL.

1220 Va leur parler toi-même et me représenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manants du village ;
Mais les honnêtes gens qui sont du voisinage,
Parmi lesquels on voit comtesses et marquis,
Veulent votre présence ainsi que vos avis.
1225 Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-mêmes.

MONTVAL.

J'enrage !

LUCILE.

Paraissez ; vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos docteurs à la mode en savent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne suis médecin que pour votre famille.

LISETTE.

1230 Votre art est pour le père, et vos soins pour la fille.

LUCILE.

Par là, de mes parents vous aurez mieux le coeur,
Et l'estime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vite ;
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

1235 Oui ; tenez le destin : s'il vous trompe, en tout cas,
Soyez sûr que mon coeur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette, ici, daignez donc me promettre
D'accomplir, malgré tout, votre songe à la lettre.

LUCILE.

1240 Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi :
Me punisse le ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel serment, ma gloire est infaillible ;
Et, pour vous mériter, tout me sera possible ;
Vous m'en tiendrez compte ?

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.
Amour ! Tu m'en paieras ; je l'exerce pour toi.

ACTE V

SCÈNE I.

Champagne, Lisette.

CHAMPAGNE.

1245 Un moment ; laisse-moi, laisse que je respire :
Je suis gonflé d'orgueil, et je crève de rire.
Monsieur Bromps a bien fait des dupes aujourd'hui
Je l'ai bien secondé, j'ai trompé d'après lui ;
Et de la faculté tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

1250 Toi ! Tu n'es tout au plus qu'un docteur d'antichambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem ! Comment va ce pouls ? J'ai droit de le tâter ;
Je suis le médecin de toutes les soubrettes,
Et singulièrement je m'attache aux Lisettes.

LISETTE.

1255 Va, je me porte bien, et tu n'es qu'un nigaud.

CHAMPAGNE.

Eh ! ce sont là pour moi les malades qu'il faut ;
Mais tu me connais trop ; sans cela mon audace
T'eût subjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout sur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

1260 Je ne le croirais pas, si je ne l'avais vu ;
Ah ! que la renommée est une belle chose,
Et qu'au public crédule aisément on impose !
Dès qu'elle est favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'esprit.
1265 Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'est sur le bonheur que son éclat se fonde.

LISETTE.

Oui, qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent ? mais c'est l'occasion.
La faveur d'un instant ou d'une circonstance
1270 Suffit pour l'établir ou lui donner naissance :
Ton maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut ;
Quand on a de l'esprit, on est tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplâit, la foule l'importune ;
Mais, s'il le voulait bien, nous y ferions fortune ;
1275 En mon particulier, Lisette, à son insu,
J'ai là plus d'un louis que j'ai déjà reçu.

LISETTE.

Il devait préférer la médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oses-tu proposer ?

LISETTE.

À tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des guerriers tels que nous devenir médecins !
1280 Abuser à la fois et tuer les humains !

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh ! c'est sans perfidie ;
En attaquant leurs jours, on expose sa vie ;
Si nous les égorgeons, c'est du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en sont pas moins morts : un médecin souvent
1285 Les guérit par hasard ; il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicatesse est là-dessus extrême.
Son succès cependant à tel point est porté,
Qu'il attache à son char tout le sexe enchanté,
Et c'est à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre
1290 Qui, pour se l'arracher, sont prêtes à se battre :
Une femme titrée et fière de son rang
Est la plus acharnée et veut tout mettre à sang.

SCÈNE II.

Lucile, Lisette, Champagne.

LUCILE.

Il faut que, pour le coup, Montval m'ait oubliée.
Il tarde trop longtemps, et j'en suis effrayée.

CHAMPAGNE.

1295 Il est, mademoiselle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous il en sent de l'ennui.

Il sort.

SCÈNE III.

La Marquise, Lucile, Lisette.

LA MARQUISE, à Lucile.

Je te cherche partout ; ta santé m'inquiète ;
Elle paraît meilleure, et j'en suis satisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paraît, mais elle ne l'est point.

LA MARQUISE.

1300 Ton visage me rend tranquille sur ce point ;
Un autre soin m'agite. Apprends que la comtesse
Prétend nous enlever ton médecin, ma nièce.

LISETTE.

Ah ! Quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

1305 La ligue est générale, on veut nous l'arracher ;
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet homme ;
Moi-même, au fond du coeur, je lui donne la pomme ;
Si je faisais un choix, il tomberait sur lui.

LUCILE.

On doit le préférer, vous en convenez ?

LA MARQUISE.

Oui.

1310 Sa figure prévient, et son savoir étonne ;
C'est, un je ne sais quoi dans toute sa personne

Qui donne de la grâce au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite on nous tourne l'esprit ;
Dès qu'on est à la mode, on devient notre idole ;
La plus sage y succombe, ainsi que la plus folle ;
1315 L'exemple entraîne tout, il est contagieux,
Et l'éclat do la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice ;
Mais ce n'est pas un droit pour qu'on nous le ravisse.
La comtesse le peut consulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

1320 La perfide, aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,
Veut lui faire épouser une veuve opulente
Qui n'est jeune ni vieille, et qu'on dit sa parente.

LUCILE.

Mais rien n'est plus affreux ! Que dit-il à cela ?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y consentira !

LA MARQUISE.

1325 Je ne sais : la comtesse est au fond si pressante,
Que je crains qu'il ne cède à sa poursuite ardente.

LUCILE.

Ma tante, agissez donc pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, si je pouvais...

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

1330 La santé du logis s'y trouve intéressée,
Et c'est un procédé dont je suis offensée.

LUCILE.

J'en suis outrée ; il est tout des plus violents.
Vient-on dans les maisons pour enlever les gens,
Dans le temps que leur art nous est si salutaire,
Quand notre vie y tient par un noeud nécessaire ?
1335 Nous retomberons tous dès qu'il sera parti ;
C'est un assassinat digne d'être puni.

LISETTE, à la Marquise.

Votre nièce a raison, j'approuve sa colère ;
C'est vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui, nous devons tout faire
Pour fixer près de nous notre aimable Prussien.
1340 Cherchons toutes les trois un prompt et sûr moyen.

LUCILE.

Il vous serait aisé, si vous vouliez, ma tante,
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprends-moi donc comment j'y pourrai réussir.

LUCILE.

Je crains...

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir ;
1345 Il me tarde déjà d'exécuter la chose.
Parle donc. Qui t'arrête ?

LUCILE.

Excusez-moi, je n'ose.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur et cet embarras-là ?

LUCILE.

Lisette, qui le sait, pour moi vous l'apprendra ;
Je la laisse avec vous pour qu'elle vous le dise.

Elle sort.

SCÈNE IV.

La Marquise, Lisette.

LISETTE.

1350 Madame, puisqu'il faut que je vous en instruisse,
Le moyen d'arrêter ce grand homme chez vous
Est de vous l'attacher par un noeud des plus doux ;
Et, puisqu'on lui propose ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

1355 Cet expédient-là n'est pas si mal trouvé.

LISETTE.

Cet hymen est sortable, il doit être approuvé.
Votre nièce craignait...

LA MARQUISE.

Elle avait tort, Lisette.
Si je me détermine à ce qu'elle souhaite,
C'est pour ma guérison, moins que pour sa santé ;
1360 Il est vrai que j'y vois de la difficulté ;
Mais pour elle il n'est rien que mon coeur n'aplanisse ;
Laissez-moi seule ici pour que j'y réfléchisse.
Ne dis rien à ma nièce encor sur ce parti ;
J'irai l'en informer quand je l'aurai choisi.

Lisette s'en va.

SCÈNE V.

LA MARQUISE.

1365 Ce lien, dans l'instant où Lucile est promise,
Où son hymen s'apprête, où l'heure même est prise
Pour l'unir à Cléon dans celte même nuit,
Ne peut la regarder ; c'est moi, sans contredit,
C'est moi seule qui dois, au défaut de ma nièce,
1370 Renverser ton projet, orgueilleuse comtesse ;
Et, plutôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au médecin prussien.
Je me sacrifierai pour la santé commune ;
Je puis lui présenter ma main et ma fortune,
1375 Dans un jour où Cléon enrichit tous les miens.
Mon âge et mon esprit sont assortis aux siens ;
Il a près de trente uns, je n'en ai pas quarante ;
La veuve qu'on propose en doit avoir cinquante :
Elle est riche, dit-on ; mais je le suis assez
1380 Pour un coeur qui n'a pas les voeux intéressés.
Je suis sûre d'ailleurs qu'il m'estime d'avance,

Et j'ose me flatter d'avoir la préférence.
Voilà mon parti pris : mais la difficulté
Est d'en faire l'aveu sans blesser ma fierté.
1385 Je le vois qui paraît, et je sens à sa vue
Une timidité qui m'était inconnue.

SCÈNE VI.
Montval, La Marquise.

MONTVAL.

Je m'arrache à la fin à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment ; et votre vanité
Doit se trouver, monsieur, extrêmement contente :
1390 La comtesse vous offre une riche parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la comtesse.

MONTVAL.

Moi ! M'éloigner de vous ? Moi ! Quitter votre nièce ?

LA MARQUISE.

1395 On vient de m'assurer que vous l'accompagnez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.
Où pourrais-je être mieux qu'auprès de vous, madame ?
Je vous suis attaché jusques au fond de l'âme.
Je voudrais me lier encore de plus près.
1400 Je voudrais en ce lieu me fixer pour j \mais ;
Passer tous mes instants en votre compagnie,
Et conserver vos jours aux dépens de ma. vie.

LA MARQUISE.

Quoi ! Notre médecin veut s'allier à nous ?

MONTVAL.

Oui, ma santé soupire après un noeud si doux.
1405 Le médecin se meurt, si son mal ne vous touche,

Et son bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez ; cet élu blesse sa gravité.

MONTVAL.

1410 Je ne puis prendre un air trop soumis et trop tendre ;
J'ai besoin d'indulgence, et je vais vous surprendre.
Apprenez mon amour et mes vrais sentiments.

LA MARQUISE.

1415 Épargnez-vous ce soin, monsieur, je les entends ;
Je vous dirai bien plus, je n'y suis pas contraire :
Mais la décence veut que j'en parle à mon frère.
Adieu. Vous n'aurez pas à languir bien du temps ;
Nous allons, de concert, rendre vos vœux contents.

Elle s'en va.

SCÈNE VII.

MONTVAL.

1420 Quel discours enchanteur ! Faut-t-il que je le croie ?
Je demeure interdit de plaisir et de joie !
Lucile, vos parents vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas je serai possesseur.
Mon cœur rend, pour le coup, grâce à la médecine, -
Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.

SCÈNE VIII.

Montval, Champagne.

CHAMPAGNE.

Je n'en puis plus, monsieur, je rentre épouvanté !
Notre vie, en ce lieu, n'est pas en sûreté.

MONTVAL.

1425 Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, monsieur.

MONTVAL.

Quelle est cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous soupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'est un fait que j'ai trop entendu ;
Ce bruit, dans tout le bourg, vient d'être répandu.
Voilà le sort qui suit la grande réussite :
1430 On admire d'abord, on se déchaîne ensuite.

MONTVAL.

Oh ! le plaisant péril, pour en être effrayé.

CHAMPAGNE.

Je craindrais moins pour vous ; mais je suis de moitié.
Comme, à vingt pas d'ici, je sifflais dans la rue,
Un manant dit tout bas, fixant sur moi sa vue :
1435 Il appelle le diable, il faudrait le noyer ;
Ou plutôt le rôtir, dit l'autre ; il est sorcier.
Je m'éloigne à ces mots ; leur troupe m'accompagne :
Ils allaient me saisir ; c'était fait de Champagne,
Si la comtesse alors, qui parut à propos,
1440 N'eût, avec tous ses gens, écarté ces marauds.
J'ai loué mille fois son heureuse rencontre :
Les femmes sont pour nous si les hommes sont contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos. Va, je n'ai pas le temps
De perdre, à t'écouter, de précieux instants ;
1445 Je les dois aux transports que mon bonheur m'inspire.
J'obtiens enfin Lucile, et je cours l'en instruire.

CHAMPAGNE.

Comment ! On vous l'accorde ?

MONTVAL.

Oui : je vais l'épouser.

CHAMPAGNE.

Le sort vient jusque-là de vous favoriser ?

MONTVAL.

Oui : juge de ma joie.

CHAMPAGNE.

Ah ! Mon coeur la partage.
1450 Son père vient : son air est d'un heureux présage.

SCÈNE IX.

Le Baron, Montval, Champagne.

LE BARON.

Je viens tout transporté. Ce que m'a dit ma soeur
Est-il bien vrai ? Parlez, mon cher libérateur !
Vous allez être à nous tout entier, sans partage ;
Je bénis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

1455 Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdons pas, et j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur j'en avais l'âme atteinte ;
Le ciel vient pour nos jours de vous bien conseiller ;
1460 Vous serez à portée en tout temps d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma première et ma plus chère étude ;
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poète et médecin, que de ressource en vous !
Pouvons-nous faire un choix plus commode et plus doux ?
1465 Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dînée.
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma soeur.
Pour toute ma maison quel plaisir ! Quel bonheur !
Un noeud si fortuné ne peut trop tôt se faire,
1470 Et je brûle déjà de vous voir mon beau-frère.

MONTVAL, à part.

Qu'entends-je, juste ciel ?

SCÈNE X.

Le Baron, Montval, Champagne, Cléon.

LE BARON.

Cher Cléon, savez-vous
La nouvelle faveur qui se répand sur nous ?
Monsieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre soeur, que je quitte,
Vient de m'en informer, et je vous félicite.
1475 On nous attend tous trois : le notaire est là-bas.

LE BARON.

Allons vite ; au lieu d'un, il fera deux contrats.

Il sort.

SCÈNE XI.

Cléon, Montval.

MONTVAL, à part.

Ne ménageons plus rien dans cet instant funeste,
Et risquons tout pour rompre un noeud que je déteste.

Retenant Cléon qui s'en va.

Arrêtez ; votre état, monsieur, me fait frémir ;
1480 Malgré vous-même enfin je veux vous secourir.
Je puis vous guérir seul du mal qui vous possède.

CLÉON.

L'amour m'en guérira, sans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien si fatal ;
Le remède cent fois est pire que le mal.

CLÉON.

1485 C'est l'amour qui l'ordonne, il sera salutaire.

MONTVAL.

Monsieur, encore un coup, l'amour vous est contraire.

CLÉON.

Mais, si l'on vous en croit, l'amour n'est jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela ; c'est selon la saison.
Dans la jeunesse il est, s'il faut no vous rien taire,
1490 Il est bon, excellent, qui plus est nécessaire.
De vingt ans jusqu'à trente il est un agrément,
El même une vertu quand il est sentiment ;
Mais il ne convient pas que je vous dissimule
Qu'à soixante...

CLÉON.

J'entends ; il est un ridicule.

MONTVAL.

1495 Il deviendra funeste à vous non seulement,
Mais à Lucile encore, ainsi qu'à son amant.

CLÉON.

Son amant !

MONTVAL.

Oui, monsieur, l'amant le plus fidèle.

CLÉON.

Le connaissez-vous ?

MONTVAL.

Fort.

CLÉON.

Lucile l'aime-t-elle ?

MONTVAL.

Puisqu'il faut vous rapprendre, éperdument, Monsieur.

CLÉON.

1500 Chaque mot est un trait, qui me perce le coeur.

MONTVAL.

Pardon ; pour le guérir, il faut que je le blesse.

CLÉON.

Votre secours, monsieur, est d'une étrange espèce ;
Et jamais...

MONTVAL.

Le remède est violent, d'accord ;
Mais naturellement vous avez l'esprit fort.
1505 Je risque, sur un coeur aussi grand que le vôtre,
Ce que je n'oserais essayer sur un autre.

Sa générosité du succès me répond :
Consultez-la, monsieur, l'effet en sera prompt.
Courage ; ce soupir m'est d'un flatteur augure.

CLÉON.

1510 La vertu de Lucile, après tout, me rassure ;
Elle oubliera l'amant.

MONTVAL.

Non, ne l'espérez pas.
Son absence a pensé lui coûter le trépas.

CLÉON.

Que dois-je faire ? Ô ciel !

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance.
Prenez, monsieur, prenez pour guide la prudence ;
1515 Signalez vos vertus par un effort nouveau ;
Étouffez sagement l'amour dans son berceau,
Et de deux vrais amants protégez la constance ;
Je vous réponds, monsieur, de leur reconnaissance.
Vous goûterez le bien de faire des heureux ;
1520 En est-il un plus grand pour un coeur généreux ?
Le bonheur qui suivra cette gloire infinie
Va, de dix ans au moins, vous prolonger la vie.

CLÉON.

Je rougis...

MONTVAL.

Bon ; tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de sa faiblesse est bien près d'en guérir.

CLÉON.

1525 Je surmonte la mienne, et je sens qu'à mon âge
L'amour est un écueil et l'hymen un naufrage.
Instruisez-en Lucile, et son amant aussi.

MONTVAL.

Il l'est déjà, monsieur ; vous le voyez ici.

CLÉON.

Comment ! Serait-ce vous ?

MONTVAL.

Oui, mon âme ravie
1530 Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je suis Français, monsieur : la guerre est mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être officier.
Montval est mon vrai nom ; tout le reste est l'ouvrage
D'un amour qui n'a pas la richesse en partage.

SCÈNE XII.

**Le Baron, Cléon, Montval, La Marquise,
Lucile.**

CLÉON, au baron, à la marquise et à Lucile.

1535 Approchez tous .les trois ; venez, soyez témoins
Du prodige nouveau qu'ont opéré ses soins :
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flamme,
D'un amour ridicule il a purgé mon âme ;
1540 Nous voilà tous guéris par son art souverain ;
N'en soyez plus surpris, il n'est plus médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma soeur est détrompée,
Et je suis enchanté qu'il soit homme d'épée.
Il est toujours poète, et c'est ce que je veux.

CLÉON.

1545 Ils s'aiment ; permettez que je les rende heureux ;
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur !

MONTVAL.

Quelle gloire !

LE BARON.

Ô générosité qu'on aura peine à croire !

LA MARQUISE.

J'ai fait une méprise et viens de m'égarer ;
C'est peu de l'avouer, je veux la réparer.

À Cléon.

1550 Votre exemple, monsieur, est des plus héroïques ;
Je le suis : ils seront mes héritiers uniques.

LE BARON, à Cléon.

Nous devons...

CLÉON.

Vous devez me faire compliment
D'allier aujourd'hui ce qu'on joint
Et rarement, qu'on devrait toujours joindre par préférence :
J'unis le vrai mérite à la rare constance,
1555 La gloire à la beauté, l'esprit aux sentiments,
Les grâces au savoir, les vertus aux talents ;
Puis-je de mes trésors faire un meilleur usage ?

À Montval, à Lucile, qu'il unit ensemble.

Mes enfants, formez vile un si bel assemblage ;
Soyez riches tous deux par mes justes bienfaits :
1560 Ce don vous manquait seul, et vous voilà parfaits.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].